

*R*umeurs
d'un village

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Rumeurs d'un village / Marylène Pion

Nom : Pion, Marylène, 1973- , auteure

Pion, Marylène, 1973- | Heure des choix

Description : Sommaire incomplet : tome 2. L'heure des choix

Identifiants : Canadiana 20189430125 | ISBN 9782897831776 (vol. 2)

Classification : LCC PS8631.I62 R86 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2019 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARYLÈNE PION

Rumeurs
d'un village

★★ *L'heure des choix*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Rumeurs d'un village

1. *La sentence de l'Allemand*, 2019

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

À ma famille

1

Berthe Cormier était assise près du lit où reposait l'officier allemand. Penchée sur son tricot, elle jetait de temps à autre un œil en direction du dormeur pour s'assurer que sa respiration était toujours régulière. Avec ses côtes fracturées, il respirait avec peine. L'objet tranchant qui avait servi à le poignarder au flanc droit n'avait heureusement pas atteint d'organe, bien que Friedrich eût perdu une bonne quantité de sang. Le D^r Brisson ne semblait pas inquiet de son état, il était passé quelques fois pour s'assurer que tout allait bien. Le calmant que Friedrich avait reçu produisait encore son effet puisqu'il était profondément assoupi. Son bras droit reposait sur la courteline le long de son corps et l'autre était soutenu en écharpe sur sa poitrine, se soulevant au rythme de sa respiration. Berthe observa pendant quelques secondes la figure de l'Allemand. Avec son visage tuméfié, elle peinait à le reconnaître, elle qui l'avait toujours trouvé beau garçon. Ses paupières avaient pris une vilaine teinte violacée, sa lèvre inférieure était fendue, son visage en entier était couvert d'ecchymoses. Couché dans ce lit, brisé par ces hommes qui s'en étaient pris à lui, Friedrich Schreiber n'avait plus rien du jeune officier fringant qui s'occupait du magasin Berger. Berthe se souvenait de la première fois qu'elle l'avait aperçu se tenant derrière le comptoir du magasin général de Grande Ligne. Il n'avait alors rien du monstre qu'elle s'était imaginé en entendant parler de ces maudits Boches qui décimaient l'Europe. Du sang séché se mêlait à ses cheveux châtons tirant sur le roux et une barbe de quelques jours de la même teinte commençait

à recouvrir son visage. Berthe se promet de lui faire sa toilette dès qu'il serait réveillé. Ce jeune homme aurait très bien pu être son fils et son cœur se tordit en le voyant gisant de la sorte dans le lit de fer. Qui pouvait en vouloir autant à quelqu'un pour le battre ainsi ?

Lorsque son Charles-Henri était revenu du front quelques années auparavant, elle avait cru que son cœur de mère ne pourrait supporter de le voir blessé. Fort heureusement, Charles-Henri se trouvait dans un meilleur état que ce pauvre Friedrich, étendu inconscient dans le lit d'Ignace Berger. Elle imaginait mal comment ses proches réagiraient s'il voyait le garçon ainsi défiguré. Délaissant son tricot, elle toucha délicatement le bras du blessé, essayant ainsi de lui transmettre un peu d'énergie pour qu'il se remette rapidement sur pied.

Friedrich peinait à sortir des ténèbres dans lesquelles il était plongé. La peur subconsciente d'être de nouveau en présence de ses bourreaux l'empêchait de reprendre ses esprits. Il se força à ouvrir les yeux. Ses paupières étaient gonflées, ne le laissant entrevoir que le peu de clarté qui illuminait la pièce où il se trouvait. Une silhouette se tenait près de lui. Chaque respiration profonde lui procurait une douleur presque insupportable. Il respirait de façon saccadée, essayant de faire entrer un peu d'air dans ses poumons sans souffrir le martyr. Le frôlement doux de la main sur son bras lui apporta un peu de réconfort.

— *Tanthin* Magda ? murmura-t-il.

Dans un geste empreint de douceur, la personne lui épongea le front avec un linge humide. Friedrich tenta de réitérer sa question, un peu plus fort cette fois-ci, mais seul un filet de voix s'échappa de sa gorge.

— Non, je ne suis pas Magda, mais Berthe Cormier, lui répondit en français la silhouette penchée sur lui. Tout va bien, monsieur Schreiber.

Friedrich ouvrit les yeux le plus grand que lui permit l'enflure. Il ne reconnut pas la pièce où il se trouvait. Au lieu d'apercevoir sa tante Magda à son chevet, *frau* Cormier, la voisine des Berger lui épongeait le front. Un rideau de dentelle masquait la fenêtre qui laissait entrer les lueurs du jour. Une armoire jouxtait la fenêtre. Le lit en fer était confortable et une courtepointe colorée lui procurait une chaleur réconfortante. Il leva les yeux et aperçut un crucifix au-dessus du lit. Cet endroit ne lui disait rien du tout. La gorge sèche, il toussa, ce qui provoqua un tiraillement dans son flanc. Gémissant, il tenta de reprendre son souffle.

Berthe l'aida doucement à se relever et redressa son oreiller sous sa tête pour l'aider à se soulever un peu et ainsi faciliter sa respiration. Elle approcha délicatement un verre d'eau de ses lèvres.

— Doucement, ne buvez pas trop vite.

L'eau froide glissa lentement dans sa gorge, lui procurant un effet apaisant juste avant qu'une quinte de toux lui fasse recracher le liquide. Berthe lui essuya le menton. Friedrich posa le regard sur son bras en écharpe.

— Le médecin a immobilisé votre bras gauche pour qu'il guérisse plus vite, votre poignet était fracturé.

— Où suis-je ?

— Vous êtes confortablement couché dans le lit d'Ignace Berger. Je m'occupe de vous pendant que lui et Élise tiennent le magasin. Voulez-vous que j'aille les chercher ?

— Pas pour le moment, articula-t-il faiblement en fermant les yeux.

— Peut-être voudriez-vous un peu de bouillon ? J'ai un chaudron qui mijote sur le feu.

— Je n'ai pas faim.

— Le médecin a dit que vous aviez besoin de repos et de manger pour reprendre des forces.

— Comment est-ce que je me suis retrouvé ici ?

— C'est mon Charles-Henri qui vous a tiré de ce pétrin. Il n'y a pas à dire, vous revenez de loin, monsieur Schreiber.

Friedrich n'avait aucun souvenir de ce qui avait pu se passer. Il ouvrit de nouveau les yeux, espérant ainsi retrouver un peu de lucidité sur les événements qui avaient pu le conduire dans la chambre d'Ignace Berger. Friedrich fixait le vide, essayant de rassembler ses idées, cherchant des réponses dans les tréfonds de son esprit. Puis comme une déferlante, des images lui revinrent en mémoire. Des hommes l'immobilisant, le bâillonnant puis Jürgen le frappant le premier au visage.

Son estomac se révolta. Jamais il n'aurait pu imaginer que celui qu'il considérait comme un ami malgré leurs divergences d'opinions pût le frapper avec autant de force. Friedrich se souvenait qu'il avait vacillé après ce solide crochet à la mâchoire et de cette lame venant d'on ne sait où qui s'était enfoncée dans son côté droit. La douleur avait été intolérable et il s'était effondré. Puis, il se rappelait ces coups de pied qui pleuvaient sur lui,

ces hommes le battant sans retenue. Il se recroquevilla dans le lit, essayant de ramener ses jambes près de sa poitrine, tentant d'échapper à ces souvenirs qui l'assaillaient. Un sanglot s'étouffa dans sa gorge. Il se remit à tousser, lui arrachant une grimace.

Berthe posa de nouveau la main sur son bras libre pour le calmer.

— Vous ne courez plus aucun danger ici, monsieur Schreiber. Nous sommes là pour veiller sur vous.

La voix apaisante de *frau* Cormier le força à se détendre. Fermant les yeux, il tenta de reprendre son souffle. Quelque chose lui disait qu'effectivement, il ne courait plus aucun danger tant qu'il était chez les Berger. Il effaça de son esprit pendant quelques secondes le fait que tôt ou tard il devrait retourner au camp de Grande Ligne.

* * *

Élise travaillait au magasin tout en regardant constamment en direction de la porte menant à la maison. Berthe avait offert son aide pour s'occuper de Friedrich pendant qu'elle et son père reprenaient les rênes du commerce. Ignace s'était posté à la caisse, prêt à recevoir les clients. Élise rongea son frein depuis que Charles-Henri et quelques gardiens avaient amené Friedrich blessé sur un brancard et l'avaient installé dans le lit d'Ignace sous sa recommandation. Elle n'était pas infirmière, bon sang ! À quoi s'attendaient-ils en le conduisant ici ? Pour se défouler, elle lança avec force le torchon qu'elle avait en main dans le seau à ses pieds. De l'eau savonneuse gicla, l'éclaboussant au passage. Elle fit un pas en arrière, furieuse. Elle en avait assez de ne rien dire ; il était temps que son père connaisse le fond de sa pensée.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi Friedrich est ici. Cet homme a besoin de soins, c'est dans un hôpital qu'il devrait être.

— Le D^r Brisson l'a dit, Friedrich doit prendre beaucoup de repos s'il veut récupérer rapidement.

— Je doute que votre chambre soit l'endroit idéal, dit Élise. Pourquoi ne l'ont-ils pas gardé dans l'infirmierie du camp ?

— Les autorités sont incapables de savoir qui a bien pu le battre de cette façon. Il a été poignardé avec un objet tranchant qui n'a pas été retrouvé. Friedrich court un réel danger s'il reste là-bas, c'est ce qu'a dit le major Kippen quand nous nous sommes parlé au téléphone.

— Nous n'avons pas le temps de nous en occuper, c'est Berthe qui le fait en ce moment. Vous le savez comme moi, ça représente une charge importante de travail. Il pourrait être envoyé dans un autre camp de prisonniers, suggéra Élise.

— Il pourrait, en effet, mais c'est hors de question, calvasse ! Friedrich est trop amoché pour rester alité dans une infirmierie de camp de prisonniers. Ceux qui s'en sont pris à lui ne l'ont pas ménagé. C'est une chance que Charles-Henri l'ait retrouvé rapidement.

— Justement, il est grièvement blessé et nous ne sommes pas en mesure de bien prendre soin de lui.

— Ma décision est prise, Élise, et peu importe tes arguments, tu ne me feras pas changer d'idée. Friedrich va rester ici, un point c'est tout ! Maintenant, finis donc de nettoyer ces maudites tablettes !

Ignace avait décidé d'héberger Friedrich et il en serait ainsi ! Quand Charles-Henri était venu le prévenir de la violente

attaque dont avait été victime leur employé, Ignace en avait été mortifié, s'inquiétant pour la vie de l'officier allemand. Lui-même avait eu des problèmes de santé un peu avant l'arrivée de Friedrich au camp de Grande Ligne. Il savait ce qu'une perte d'autonomie engendrait, entre autres l'inquiétude de ne pas retrouver toutes ses facultés. Sans les soins chaleureux de sa fille, qui sait où il en serait aujourd'hui? Il avait dû apporter une chaise près de la caisse pour pouvoir se reposer, ses jambes ne le portant plus comme avant. Ses mouvements étaient plus lents et il devait recourir à une canne pour se déplacer, mais il n'avait pas perdu la parole et il tenait à faire valoir ses droits. Il était convaincu que Friedrich guérirait beaucoup mieux s'il se trouvait dans un lieu familier plutôt que dans une infirmerie de camp de prisonniers. Lorsque avait été abordée la question de la sécurité de l'officier de la Wehrmacht à l'intérieur du camp, étant donné que les coupables de l'agression sauvage n'avaient pas encore été identifiés, il avait paru naturel à Ignace de se proposer pour héberger le jeune homme. Il avait eu une pensée pour son fils, lui-même prisonnier quelque part en Europe. Il souhaitait que lui aussi trouve du secours s'il avait besoin d'aide. Ignace s'était lié d'amitié avec l'officier allemand et c'était dans l'ordre des choses qu'il lui permette de recouvrer la santé, peu importe l'opinion de sa fille.

Élise achevait sa tâche comme son père l'avait exigé avec brusquerie. Elle détestait l'entendre lui ordonner de faire quelque chose.

— C'est un magasin général que nous tenons, pas un hôpital, dois-je vous le rappeler?

Élise regretta immédiatement le ton qu'elle venait d'employer, alors elle continua avec un peu plus de douceur :

— C'est très aimable et chrétien à vous de le prendre sous votre aile, papa, mais la convalescence de Friedrich risque d'être longue. C'est ce que le D^r Brisson a dit.

— C'est ce qu'il avait prédit quand j'ai eu mon attaque et je ne me porte pas si mal. Ma jambe a encore de la misère à suivre, mais sinon je suis fonctionnel. Je peux très bien t'aider ici le temps qu'il faudra en attendant que Friedrich se remette.

Élise s'avoua vaincue, du moins pour le moment. Elle était déçue et baissa la tête devant son incapacité à convaincre son père. Quand Amédée avait proposé à Ignace de prendre un prisonnier allemand pour leur venir en aide au magasin après son attaque, elle s'était opposée vivement, lui signifiant qu'elle pouvait très bien s'en occuper seule. Il avait tellement insisté, prétendant qu'elle ne pourrait le faire. À présent, non seulement lui disait-il qu'ils se débrouilleraient sans Friedrich, mais, en plus, qu'ils devaient en prendre soin. Friedrich ne pouvait pas rester ici, c'était insensé. Elle se préparait à argumenter de nouveau, mais un client entra et se mit à discuter avec son père. Élise n'allait pas en rester là.

Se saisissant de son seau d'eau savonneuse, elle l'apporta dans l'arrière-boutique pour jeter le liquide dans l'évier. Curieuse, elle eut soudainement envie d'aller voir si Berthe avait besoin d'aide avec leur patient, mais en même temps, il était hors de question qu'elle accoure pour prendre des nouvelles de lui. Le faire démontrerait en quelque sorte qu'elle approuvait la décision de son père et en aucun cas elle ne voulait céder. Elle l'avait déjà fait une fois quand Ignace lui avait imposé la présence de Friedrich. Cette fois, elle entendait bien rester sur sa position. Friedrich devait retourner au camp, il était hors de question qu'il reste ici pendant sa convalescence.

* * *

Les premières lueurs de l'aube commençaient tranquillement à disperser l'obscurité du dortoir. Hans Rothe, allongé dans son lit, fixait le plafond. Tournant la tête en direction du lit vide de son *kapitänleutnant*, il eut une pensée pour lui. Comme tous les prisonniers, il avait appris que Friedrich avait été retrouvé grièvement blessé dans une pièce du deuxième étage. Les gardiens les avaient très peu informés de son état. Tout ce que Hans savait, c'était que Friedrich avait été conduit à l'infirmerie par un des gardiens qui l'avait trouvé. Après l'agression de Friedrich, ils avaient fouillé les dortoirs à la recherche d'un objet pointu ou tranchant, selon ce que Hans avait pu en comprendre. Son commandant n'avait pas seulement été battu, mais il avait aussi été poignardé.

Hans se retourna sur le côté, tournant le dos au lit de celui qui était non seulement son commandant, mais aussi de celui qu'il avait toujours considéré comme un ami. Les deux hommes se connaissaient depuis plusieurs années. Ils s'étaient enrôlés presque en même temps dans la *Kriegsmarine* et ils avaient gravi les échelons jusqu'à se retrouver ensemble dans le même sous-marin, avant que celui-ci ne soit coulé par les Britanniques. Hans, en tant que second-maître, se souvenait du calme dont avait fait preuve Friedrich malgré l'urgence de la situation. N'eût été ce calme légendaire qu'il avait toujours démontré, le naufrage aurait coûté la vie à plus de six hommes. Un autre sous-marin du convoi n'avait pas eu cette chance, entraînant dans la mort tous ses occupants en coulant dans les eaux froides de l'Atlantique.

Hans s'inquiétait pour son *kapitänleutnant*, mais personne ne semblait en mesure de lui fournir des informations sur son état de santé. Olaf et Klaus avaient tenté de se renseigner de leur

côté, sans succès. Hans aurait tellement aimé parler la langue de ses gardiens, il aurait ainsi pu prendre des nouvelles. Grâce aux quelques mots d'anglais qu'il maîtrisait, il avait réussi à savoir que Friedrich n'avait pas succombé à ses blessures, mais c'était tout ; il ignorait la condition dans laquelle se trouvait son commandant et ami.

Si tout le monde connaissait les responsables de l'attaque contre le *kapitänleutnant* Friedrich Schreiber, personne n'osait les dénoncer aux autorités par crainte de représailles. Hans savait parfaitement que la bande de Jürgen Keller, Wilhem Reinhardt et Ewald Keppler l'avait battu, le laissant pour mort. D'autres y étaient aussi mêlés de près ou de loin, mais Hans n'en avait aucune certitude. Jamais il n'aurait cru que la bande à Jürgen s'en prendrait à Friedrich. Celui-ci s'était toujours montré aimable à l'égard des officiers SS, passant même beaucoup de temps avec eux, au point de négliger la compagnie de Klaus et d'Olaf. Pendant un moment, Hans avait cru que ses allégeances avaient changé. Lui qui n'avait jamais approuvé les agissements des nazis du camp de Grande Ligne semblait avoir choisi de faire partie des intouchables. Le connaissant, il était presque certain que son commandant avait opté pour s'allier à cette racaille dans le but de se mettre à l'abri de leurs mesquineries et de leurs attaques gratuites comme lui-même et ses compagnons en faisaient les frais.

Les acolytes de Jürgen Keller réussissaient à faire régner un sentiment de terreur dans le camp, forçant les prisonniers à ne pas se formaliser de l'intimidation qu'ils vivaient à Grande Ligne ; ils préféraient ignorer ce qui s'y tramait afin de conserver un semblant de paix d'esprit. Hans avait hésité pendant un moment à rallier lui aussi les rangs de ces hommes. Réalisant que c'était contre ses valeurs intrinsèques de s'associer à ces

nazis, il avait choisi de ne pas participer aux réunions organisées à l'insu des gardiens. En apprenant ce qui était arrivé à Friedrich, il avait su qu'il avait pris la bonne décision. Il avait eu envie de dénoncer ce regroupement, mais il avait préféré ne rien faire. S'ils étaient assez fous pour s'en prendre au *kapitän-leutnant* Friedrich Schreiber, il ne donnait pas cher de sa peau ni de celles de ses compagnons. Personne n'était à l'abri d'une autre attaque du genre. Peut-être que cette fois-ci, la victime ne réussirait pas à s'en sortir vivante ? Hans frissonna à cette pensée et se recroquevilla sous son drap pour essayer de récupérer un peu de chaleur. Même si tout le monde se doutait de l'identité des responsables de l'agression, personne ne voudrait les dénoncer. Hans espérait sincèrement que Friedrich serait en mesure de le faire lui-même, car ni lui ni ses compagnons n'en avaient le cran, la peur l'emportant sur leur courage.

* * *

Élise brassait distraitement la soupe aux légumes qu'elle avait préparée pour le souper, fixant la porte de la chambre de son père. Ignace se précipitait au chevet de son employé dès que la journée au magasin s'achevait, prenant rapidement le relais de Berthe. Cet empressement irritait profondément Élise. Ignace n'avait jamais agi ainsi lorsque Philippe ou elle-même était alité. Certes, leurs maladies infantiles n'avaient rien à voir avec les blessures de Friedrich, mais tout de même, Élise ne pouvait s'empêcher de comparer sa situation à celle du prisonnier.

Tentant de chasser son ressentiment, elle sortit trois bols de l'armoire et prépara celui qu'elle irait porter à Friedrich. Déposant la soupe et un morceau de pain sur un plateau, elle traversa la cuisine, frappa discrètement à la porte et entra sans y avoir été invitée. Elle était chez elle, après tout !

Son père était assis sur une chaise près du lit et racontait sa journée à Friedrich. Même Winston, le chien de la famille, se dépêchait de gagner la chambre pour voir celui qu'il semblait considérer comme son nouveau maître. Serrant les dents, Élise déposa discrètement le plateau sur la commode près du lit, son père s'occuperait lui-même d'assister Friedrich pour le repas. Elle s'apprêtait à s'éclipser, mais Ignace l'en empêcha.

— Viens donc ici, ma fille, il me semble que Friedrich est fiévreux.

Pour qui la prenait-elle ? Une infirmière ? Elle allait répliquer qu'un thermomètre aurait été beaucoup plus en mesure de les renseigner que le simple toucher de sa paume, puis elle se ravisa. Élise pouvait percevoir l'inquiétude dans la voix de son père. D'un pas lent, elle s'approcha du lit. Elle était mal à l'aise de se trouver dans la chambre d'Ignace avec une autre personne couchée à sa place. Depuis que Friedrich s'y était installé, elle n'y était entrée qu'en de rares occasions, préférant laisser à son père le soin d'aider Friedrich à manger et lui assurant qu'il lui gardait sa place comme employé.

Les ecchymoses sur le visage de Friedrich étaient toujours aussi vives. Cela prendrait des jours avant de passer de cette couleur rougeâtre à un genre de jaune vert violacé. Élise se souvenait d'une bataille entre son frère et un jeune homme de Saint-Jean un peu avant le départ de Philippe pour le front. Philippe avait fait son fanfaron et était revenu avec un œil au beurre noir et le visage couvert d'ecchymoses.

— Votre père s'inquiète beaucoup trop à mon sujet, *Fräulein*. Je vais bien et je ne pense pas faire de fièvre.

L'officier avait voulu se montrer rassurant, mais la faiblesse de sa voix alarma Élise qui s'approcha et posa une main sur le front de l'Allemand. Son père avait raison, il était brûlant.

— Je vais aller chercher un thermomètre pour être bien certaine, émit Élise avant de disparaître vers la cuisine.

— Il n'y a pas lieu de vous inquiéter, *Herr* Berger, je me sens relativement bien. La douleur est encore vive quand je respire, mais pour le reste, je suis en parfaite santé.

— Le D^r Brisson m'a demandé expressément de le prévenir si la fièvre s'installait et c'est ce que je compte faire. Ce n'est pas rien, ce qui vous est arrivé, Friedrich. Vous auriez pu mourir.

Friedrich ferma les yeux, essayant de chasser cette certitude qui lui venait en tête lorsqu'il pensait à l'agression dont il avait été victime. Ouvrant les paupières, il vit *fräulein* Berger, penchée sur lui, secouant son thermomètre en attendant qu'il ouvre la bouche. Ses yeux bleu acier rencontrèrent ceux noisette d'Élise. Pendant une fraction de seconde, il y perçut de l'inquiétude et en même temps un certain malaise. La fille d'Ignace Berger s'était toujours montrée récalcitrante face à sa présence dans le commerce familial. Friedrich aurait souhaité être à mille lieues de la chambre d'Ignace en ce moment, ne souhaitant pas l'importuner davantage, mais son agression l'avait rendu vulnérable et il devait se reposer pour guérir. Le thermomètre sous la langue, il regarda Élise une nouvelle fois, essayant de lui faire comprendre qu'il n'avait rien de menaçant, mais la jeune femme détourna le regard, observant sa montre pour s'assurer que le temps fût suffisant pour obtenir une bonne lecture de l'instrument de mesure.

Élise surveillait la trotteuse, sous l'œillade furtive de Friedrich. Depuis qu'il travaillait avec eux, elle ne s'était jamais trouvée si proche de lui. Elle n'avait pas toujours été aimable avec lui et elle ne savait pas comment se racheter. Il n'avait plus rien de l'officier fier qui avait franchi la porte de son magasin la première fois, escorté par deux gardiens. Le voir étendu ainsi, le thermomètre entre les lèvres, les cheveux en bataille, le bras gauche en écharpe, le visage violacé, lui arracha un pincement au cœur. Il était loin de chez lui, blessé, et il avait failli perdre la vie, attaqué et trahi par ses pairs au camp de Grande Ligne. Cela suffisait à la faire revenir à de meilleurs sentiments à son endroit, bien que le fait qu'il se retrouve ici lui apportât du travail supplémentaire.

Ignace s'était levé, appuyé sur sa canne, les yeux fixés sur le petit tube de verre qui dépassait des lèvres de Friedrich. Il attendait impatiemment qu'Élise en fasse la lecture.

— Calvasse ! C'est ben long !

Comme si elle réagissait aux propos de son père, Élise tendit la main et prit délicatement le thermomètre, ce qui confirma qu'effectivement, Friedrich devait combattre une infection et qu'elle devait prévenir le médecin. Elle n'eut pas le temps de révéler le résultat que déjà Ignace s'emparait de l'instrument de mesure. Prenant ses lunettes de lecture dans la poche de sa chemise, il plissa les yeux avant de s'exclamer :

— Quarante de fièvre ! Qu'est-ce que tu attends, Élise ? Va tout de suite appeler le médecin !

* * *

Assise sur la berçante près du lit, Élise regardait la poitrine de Friedrich se soulever de façon régulière. Winston veillait lui

aussi, couché sur le plancher, au pied du blessé. La maîtresse de maison avait dû chasser le chien qui avait tenté de monter sur le lit pour se rapprocher de l'officier. Le D^r Brisson était passé un peu plus tôt et avait laissé un flacon de médicaments pour faire descendre la fièvre de Friedrich. Il avait tenu à rassurer Ignace et Élise. Grâce à ce remède, son état s'améliorerait sans aucun doute. Le père et la fille s'étaient relayés au chevet de l'officier et, tard en soirée, Élise avait ordonné à son père de monter se coucher ; elle resterait au chevet de Friedrich pendant la nuit. De toute façon, elle aurait amplement le temps de se reposer le lendemain, puisque le magasin était fermé le dimanche.

Élise avait déposé son roman sur ses genoux, s'étirant et essayant de trouver une position plus confortable. Elle avait opté pour la chaise berçante qui, habituellement, était placée près de la fenêtre de la cuisine. Repliant ses genoux, elle se couvrit de son châle pour se réchauffer. Friedrich dormait paisiblement. Les remèdes semblaient efficaces.

Lorsque le médecin lui avait demandé de l'assister pour changer le pansement de Friedrich, un peu plus tôt, Élise avait voulu fuir à tout prix. Jamais elle n'avait été à l'aise avec la maladie ou les blessures et de devoir aider le médecin à refaire un pansement dépassait largement son champ de compétences. Elle s'était occupée de son père quand il avait eu son accident cérébral, mais rien qui impliquait une telle tâche. Elle avait laissé à Berthe ou à son père les différents soins à prodiguer à Friedrich, se tenant loin de ce genre d'obligations. Cependant, lorsque le D^r Brisson lui avait demandé son aide, elle n'avait pu refuser, son orgueil l'emportant sur sa réticence.

Suivant à la lettre les recommandations du médecin, Élise s'était exécutée, mettant de côté son aversion. Ainsi, l'homme avait pu s'assurer que la plaie était absente de tout signe

d'infection. Malgré la fièvre de Friedrich, elle avait vu à quelques reprises son sourire moqueur. Ceci avait suffi à la stimuler à faire le travail de la façon la plus professionnelle possible. Cela lui permit d'éviter toute moquerie de son père et Friedrich qui suivaient attentivement ses faits et gestes en cherchant la moindre faille. Finalement, elle s'était suffisamment bien débrouillée pour que le médecin lui confie désormais cette tâche quotidienne.

Assise près de Friedrich, elle le regardait dormir non sans ressentir un élan de fierté en pensant à ce qu'elle venait d'accomplir. Certes, le geste de changer un pansement était en soi très anodin, mais pour Élise, il constituait un défi qu'elle avait su relever avec brio. *C'est tout à fait ridicule!* songea-t-elle en se remémorant la manœuvre qu'elle venait d'effectuer. Berthe s'occupait de Friedrich depuis son installation dans la chambre d'Ignace sans se valoriser de la sorte. Elle veillait à l'aider à faire sa toilette, à manger et s'occuper de lui alors qu'Élise n'avait fait qu'assister le médecin.

Friedrich bougea et grimaça dans son sommeil, sans doute à cause de sa blessure aux côtes. Instinctivement, Élise se leva pour lui toucher de nouveau le front. La fièvre avait baissé, signe que les médicaments du D^r Brisson produisaient leur effet. Au contact de la main froide, Friedrich ouvrit les yeux. Élise recula.

— Je ne voulais pas vous réveiller, je voulais seulement vérifier si vous étiez encore fiévreux, s'excusa-t-elle.

— Et puis, votre verdict, *Fräulein*?

Élise reprit sa place sur la berçante. En entendant la voix de Friedrich, Winston se leva d'un bond puis posa la tête sur le bord du lit pour constater de visu l'état de l'officier. Celui-ci caressa la tête de l'animal de sa main libre. Élise n'avait rien perdu du

mouvement du chien. Depuis l'arrivée de Friedrich parmi eux, Winston manifestait un grand intérêt à l'officier, intérêt qui était réciproque.

— Les médicaments semblent vous avoir aidé, je crois que nous allons vous réchapper, *Kapitänleutnant!*

Friedrich sourit à cette appellation. Élise n'utilisait presque jamais son grade pour s'adresser à lui. La jeune femme avait déposé près du lit un livre qu'elle devait lire pendant qu'il sommeillait. Le titre lui rappela des souvenirs de sa mère.

— Vous lisez *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo?

— Vous connaissez?

— J'ai lu entièrement *Les misérables*, ma mère tenait à ce que je m'imprègne de sa culture même si j'étais bien jeune et que je n'y comprenais alors pas grand-chose. Le relire aujourd'hui serait probablement différent.

— C'est mon amie Gemma qui me l'a prêté. Je vous le refilerai quand j'aurai terminé, si vous le voulez. J'avoue que je consacre très peu de temps à la lecture. La maison et le magasin me tiennent passablement occupée, je dois dire.

— Et avec un malade en plus à veiller, j'imagine que ça ajoute à votre travail quotidien. Croyez-moi, j'en suis désolé. Si j'avais su qu'on me conduirait ici après mon agression, je m'y serais opposé vivement.

— À ce qu'il paraît, vous n'étiez pas en sécurité dans l'infirmierie du camp. Et puis, ça me permet de lire, lui lança-t-elle en plaisantant.

— Cela fait au moins un point positif à ma présence ici!

— Si on peut dire... L'idéal serait que vous ne soyez pas blessé.

— Ainsi, je pourrais continuer de travailler, ajouta-t-il.

— Je ne disais pas cela dans ce but. C'est vrai, je dois avouer que votre aide nous est précieuse, mais de vous voir dans cet état n'a rien de réjouissant, croyez-moi.

— C'est gentil à vous de vous soucier de ma santé, *Fräulein*. Je sais que vous n'aimez pas beaucoup mon peuple.

— Ça n'a rien à voir, Friedrich, je suis touchée par la souffrance des gens en général. Je ne vous ai jamais souhaité le moindre mal, bien que vous soyez allemand. Et puis, vous ne l'êtes qu'à moitié, au fond, exprima-t-elle.

— Tant mieux si mon côté français joue en ma faveur. Ainsi, je n'aurai pas peur que vous vous en preniez à moi pendant mon sommeil.

— Je n'oserais jamais !

Élise s'était levée d'un bond. Pour qui la prenait-elle ? En voyant son sourire moqueur, elle se détendit.

— Je blaguais, *Fräulein* ! Je me sens en sécurité ici. J'ai bien senti tout à l'heure toute votre délicatesse quand vous changiez mon pansement.

— Ne vous moquez pas de moi ! Ce n'était pas de la délicatesse, j'essayais de faire de mon mieux et de suivre les indications du médecin.

— Je suis sérieux. Vous avez bien réussi, si j'en crois ses commentaires. Je tenais à vous remercier d'accepter de

m'héberger ici pendant ma convalescence. Ensuite, je ne sais pas trop ce qu'il va advenir de moi. Une chose est certaine, je n'ai pas envie de retourner au camp dans ces conditions.

— Savez-vous qui vous a attaqué ?

— Je n'en ai aucune idée, mentit-il. Il faisait noir, des hommes m'ont tendu une embuscade. Tout ce dont je me souviens, c'est l'éclat brillant de la lame s'enfonçant dans mon flanc.

Friedrich grimaça à ce souvenir.

— Peut-être étaient-ils jaloux du travail que vous faites ici ? Ils vous trouvent probablement chanceux de pouvoir sortir tous les jours du camp, avança-t-elle.

— C'est une théorie qui mériterait d'être étudiée, *Fräulein*. En attendant, si ça ne vous dérange pas, je dormirais un peu.

— Bien entendu, Friedrich. Je ne vous dérangerai plus. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non, ça ira. Vous pouvez aller dormir, *Fräulein*, je peux rester seul.

— Je vais attendre que vous soyez endormi avant d'aller me coucher. De toute façon, j'ai un bon livre pour m'occuper.

Friedrich ferma les yeux. Élise le soupçonnait d'avoir voulu couper court à leur conversation lorsqu'elle avait évoqué le fait qu'il devait connaître ses assaillants. De toute évidence, il ne souhaitait pas en parler pour le moment. Elle ouvrit son roman, essayant de se concentrer sur les écrits de Victor Hugo tout en surveillant d'un œil Friedrich. Elle était de plus en plus convaincue que l'officier savait qui étaient les responsables de son agression.